

Du même auteur :

Romans et récits

Les Prisonniers du musée - Oskar
La Cité hors du temps - Oskar
L'Anneau de Dragon - Dragon l'ordinaire - D'Orbestier
Contes indiens du seigneur Éléphant - D'Orbestier
Le Calife que personne n'aimait - D'Orbestier
Le Supermarché en folie
(illustrations de Nicole Claveloux) - D'Orbestier
Une Histoire peu commune - D'Orbestier
Contes et légendes insolents de l'Ouest
(illustrations de Michel Guyon) - D'Orbestier

Albums

L'Enfant et les étoiles
(illustrations de uan Hernaz) - Rêves bleus
La Tour
(illustrations de Chiara Arsego) - Rêves bleus
Les Oiseaux blancs de Manhattan - Rêves bleus
L'Arbre de l'an bientôt
(illustrations de Mathieu Redelsperger) - Rêves bleus
Une nuit où je me sentais seul - Mémo

Le Prisonnier de la bibliothèque

XAVIER ARMANGE

Avertissement sévère

Ce que vous allez lire peut vous arriver demain.

Le héros est un personnage comme vous. L'histoire peut se dérouler dans votre ville, dans votre village.

L'auteur tient à vous mettre en garde pour le risque que vous courez en avançant plus loin dans votre lecture, dans la lecture en général d'ailleurs...

Il recommande à toutes celles et à tous ceux qui ont le cœur sensible de déchirer immédiatement et soigneusement ce livre en petits morceaux puis de le jeter dans un incinérateur et d'éparpiller les cendres au vent mauvais...

Vous avez encore quelques secondes pour passer aux actes.

Si vous ne tenez pas compte de cet avertissement et choisissez d'aller plus avant dans la lecture, accrochez-vous solidement à votre chaise et ne venez pas vous plaindre qu'on ne vous aura pas prévenu.

1

16 heures. Pas de cours de français : la prof est malade ou partie en vacances...

Je saute derrière Lætitia sur le scooter que son père vient de lui offrir pour ses 14 ans.

– Peux-tu me déposer à la librairie du Centre ? Il faut que j'achète des feuilles blanches.

Toujours sympa Læti ! Sans elle j'attendais en permanence le bus qui ne passe qu'à 16 h 37.

Dans la boutique j'ai acheté mes fournitures. Lætitia est partie. Je lui ai dit que je rentrais directement à la maison et que je lui téléphonerai.

J'aurais dû... En bonne logique...

Seulement, en passant devant la bibliothèque, une force inconnue m'a poussé vers la porte et c'est à cet instant que tout a basculé. Comme dans un mauvais roman d'amour j'ai senti une pulsion plus puissante que ma raison qui m'entraînait à commettre ma première erreur. Mon unique erreur.

J'ai pénétré dans la bibliothèque...

J'ai toujours pensé que la bibliothèque, c'était super pour les autres. Ceux qui crachaient sur la télé, ceux qui détestaient le foot, ceux qui n'aimaient pas traîner avec les copains et jouer aux jeux vidéo ou zapper sur

internet... En fait ceux qui n'avaient rien d'autre à faire que de lire des histoires.

N'allez pas croire que je ne pratique pas la lecture, ou même que je ne sais pas lire ! Je suis bien obligé de lire mes bouquins de classe, c'est largement suffisant.

La lecture ce n'est pas mon truc ; j'en ai pris mon parti. Quand on m'offre des livres je dis merci, je lis les trois premières pages et, en général, je m'endors tranquillement sur la quatrième. Je sais que beaucoup de jeunes sont comme moi : les bouquins les ennuiant. La vérité c'est que les auteurs n'ont jamais eu beaucoup d'idées, les histoires sont souvent nulles et manquent de piquant. À mon avis il ne se passe pas grand-chose d'intéressant dans les milliers de volumes que renferment les bibliothèques.

Mais il règne une conspiration du silence, tout le monde feint de s'intéresser à la lecture :

« Ah ! la dernière émission littéraire à la télé, quelle réunion de talents ! »

« Le Goncourt cette année c'est un chef-d'œuvre ! »

« Lis donc Jules Verne ou Fantômas, voilà des auteurs ! à ton âge ça me passionnait ! »

... mon grand-père ! 75 ans au compteur, évidemment ! Tout ça ce sont des histoires de vieux qui passaient leur vie coincés dans des bouquins jaunis. Des gens qui lisent il y en a plein autour de moi, ma grand-mère par exemple c'est sa passion ! Je l'imagine mal d'ailleurs faire autre chose, sur une planche de fun, un bicross ou devant une console Nintendo !

Moi, je n'ai pas peur de le crier très fort : les livres ne me passionnent pas et je ne suis pas seul à penser qu'aller à la bibliothèque, c'est to-ta-le-ment i-nu-ti-le !

2

Maudit soit ce jour où j'ai poussé la porte de la bibliothèque! Si j'avais su ce qui allait m'arriver je serais parti en courant.

Pourquoi suis-je entré ce vendredi qui n'était même pas le treizième jour du mois?

Le hasard peut-être... Ce hasard qui allait transformer ma vie... Plus sûrement sans doute était-ce l'envie de bouquiner quelques bandes dessinées, la seule lecture que je m'autorise et qui à mon avis mérite le nom de littérature du ^{xxi} siècle.

Sans doute avais-je aperçu de nouvelles bédés quelques instants plus tôt à la Librairie du Centre et l'envie de lire tranquillement s'était-elle insinuée en moi. Et pour lire cool des bandes dessinées, rien ne vaut une bibliothèque, je le reconnais...

Dans les librairies il faut feuilleter furtivement, debout, et se faire oublier jusqu'à ce qu'une vendeuse vienne d'un ton péremptoire annoncer qu'ici les livres sont à vendre, pas à louer... même si ça s'est amélioré, on peut parfois bouquiner dans un coin lecture, c'est un progrès, mais je me sens pas très concerné.

À la maison, avec ma mère, c'est pas terrible. La lecture

d'une bande dessinée provoque en général une réaction immédiate du genre :

– Tu ferais mieux de ranger ta chambre (variante : mettre le couvert, faire la vaisselle), au lieu de perdre ton temps (variante : lire ces trucs)... Tandis qu'à la bibliothèque, il faut bien le reconnaître, c'est tranquille, bien chauffé en hiver, et on te fiche une paix royale.

Je ne sais pas si c'est pour toutes ces raisons que j'ai poussé la lourde porte et descendu les quelques marches qui menaient dans ce lieu de perdition...

Ce n'était pas la première fois que j'entrais ici, mais je n'étais pas un habitué. Avec ma classe, en primaire, nous étions venus à la bibliothèque deux ou trois fois. On y avait même rencontré un auteur, en chair et en os. Le plus extraordinaire c'est qu'il était très ordinaire avec deux jambes et deux bras comme tout le monde, pas si vieux que ceux des dicos, avec barbe blanche et lorgnons style Victor Hugo. Celui-là avait même été très sympa. Son seul problème c'était qu'il écrivait des livres.

Une fois j'étais retourné seul à la bibliothèque pour faire des photocopies de documentation sur des sujets aussi pénibles que les circuits électriques comportant une dérivation, l'orthographe lexicale ou la digestion. J'avais trouvé très vite tous les renseignements que je voulais et j'avais ramassé de bonnes notes à mes contrôles.

Mais ce vendredi soir, c'était différent. Quelque chose

me disait qu'il fallait que je pénètre là. On parle parfois de force invisible, on écrit des bouquins là-dessus. J'étais attiré comme on peut l'être par l'odeur de la pâte chaude, grasse et sucrée qui flotte dans la rue autour d'une boulangerie et qui t'oblige, malgré toi, à acheter un pain au chocolat ou une brioche luisante qui sort du four...

J'avais du temps. Le week-end commençait et rien ne m'empêchait de rester jusqu'à la fermeture à 19 heures. Juste pile-poil pour rentrer à la maison en même temps que ma mère.

En descendant les marches, j'ai pensé que je pourrais passer deux bonnes heures tranquilles avec *Mortelle Adèle* par exemple, féroce et marrant.

Ma bibliothèque est un monument historique. Mais pas n'importe quelle vieille ruine. Elle vient d'être entièrement restaurée et je dois reconnaître qu'elle est superbe. Elle a été aménagée sous l'hôtel de ville dans les caves d'un ancien château du XII^e siècle, revu et amélioré à la Renaissance: c'est marqué sur une plaque de cuivre à l'entrée.

J'ai descendu les quelques marches sous la mairie et franchi la deuxième porte en véritable bois d'arbre du Moyen Âge, renforcé de gros clous et de ferraille, lourde comme une porte de prison.

La bibliothécaire, à l'accueil, m'a salué. Je lui ai dit, un peu gêné, que je n'avais pas de carte et que je n'étais pas inscrit depuis des années, mais que je venais, juste comme ça, sur un coup de tête, pour lire des bédés...

Les ordis ne m'intéressaient pas, j'en avais un dans ma chambre.

Elle m'a répondu que je pouvais lire ce que je voulais sur place, et que si je désirais sortir des livres pour les emporter à la maison, il suffisait que je m'inscrive.

– Tu connais le système? m'a-t-elle demandé.

J'ai contemplé d'un œil désabusé tous les bouquins bien classés sur leurs rayonnages, qui attendaient les amateurs.

– Un peu, oui, ai-je répondu mi-figue, mi-raisin...

La bibliothécaire m'a indiqué que les romans étaient classés par auteurs et par ordre alphabétique, de A à Z... A comme Adamov par exemple et Z comme...

– Zorclub!

– Justement non, pas Zorclub, puisque ce n'est pas un auteur. Zep si tu veux. Si tu cherches une histoire de Spirou avec Zorclub, il faut que tu consultes le fichier « Titres » et tu verras si nous avons la bande dessinée qui t'intéresse.

En fait je connaissais en gros le principe de classement, mais c'était une fille consciencieuse qui a tenu à tout m'expliquer:

– Tu peux faire ta recherche sur l'ordinateur, mais là je n'ai pas grand-chose à t'apprendre!

J'ai dit que j'allais zapper un peu.

– Bien sûr! Regarde, même principe: auteur, titre ou matière?

– « Titre ». *Trolls de Troy*. Vous les avez tous, j'ai pas lu le dernier! Pas de chance, il est sorti.

– Oui, l'ordinateur va te donner tous les titres que possède la bibliothèque et ceux qui sont disponibles, ceux que les lecteurs n'ont pas emportés chez eux. Regarde, voici la liste : nous avons Z comme Zorglub dans le bac n° 2 des bandes dessinées enfants, si personne ne l'a déclassé. Veux-tu vérifier ?

Je suis allé fouiller dans le bac. Effectivement le livre était là, mais ce n'était pas lui qui m'intéressait.

– Si tu ne trouves pas ce que tu cherches, m'a dit la bibliothécaire avant de retourner vers l'accueil, demande-moi, je t'aiderai.

Il y avait quelques personnes qui empruntaient des livres pour le week-end. Je les entendais chuchoter avec la bibliothécaire.

– Vous ne manquez pas de lecture, Madame Tremblay !

– Vous savez bien que c'est ma grande distraction... Pas vous ?

– Bien sûr, mais c'est aussi mon métier ! disait la bibliothécaire. Je file tout à l'heure à la campagne, trois soirs en pleine nature, sans radio, ni télé, ni téléphone. J'emporte quand même quelques livres pour me détendre ! Nous sommes fermés exceptionnellement demain samedi...

Tout était très calme, l'épaisse moquette étouffait les rares bruits qui se risquaient à troubler le silence.

Je me suis plongé dans *Panique organique*, une BD avec des bactéries déjantées. Assis dans un petit coin, je n'ai pas vu le temps passer.

... Et c'est bien un problème de petit coin qui a déclenché mon drame...

Pressé par un besoin naturel, je suis descendu avec mes bactéries en suivant un long couloir et un petit escalier jusqu'aux toilettes. Là ou autrefois devaient se trouver des oubliettes on a aménagé des w.-c. modernes bien entretenus. J'avais emporté ma bédé. Les choses ont peut-être un peu traîné, je ne sais pas exactement, mais j'ai pris conscience que ma montre indiquait 19 h 6 quand j'ai tiré la chasse d'eau.

J'ai réalisé que ma mère allait s'inquiéter si j'arrivais après elle à la maison. Je prévenais toujours quand je prévoyais de rentrer en retard. J'ai grimpé les quelques marches et enfilé rapidement le long couloir de pierre qui me séparait des salles de la bibliothèque et là, j'ai eu le premier choc de ma soirée.

Les salles voûtées baignaient dans la lumière glauque des veilleuses, tout était silencieux. J'ai d'abord pensé qu'une panne d'électricité pouvait être la cause de cet éclairage faiblard. J'ai cherché la bibliothécaire. Personne. J'ai compris alors qu'elle avait dû être pressée de partir en week-end.

Ma montre indiquait 19 h 08.

Je me suis précipité vers la porte d'entrée: elle était fermée...

J'étais prisonnier de la bibliothèque!

3

Mon premier réflexe a été de crier en secouant la porte. Autant essayer d'ébranler une pyramide. Une porte de château qui a résisté à sept siècles d'envahisseurs ne craint pas les coups d'un adolescent même costaud comme moi. Quant à mes cris, je me suis aperçu rapidement que je pouvais m'égosiller pendant des heures, personne ne m'entendrait. L'épaisseur des vantaux, le couloir et la seconde porte sur la place de l'hôtel de ville, m'isolaient complètement de la rue. Je me suis mis à courir à travers les trois salles en braillant: « Au secours, je suis enfermé, Ouvrez! Ouvrez! »

Très vite j'ai compris que c'était aussi stupide qu'inutile. Aucune fenêtre n'était percée dans cette vieille cave. Les voûtes de pierre, très épaisses, ne laissaient filtrer aucun son. Au-dessus d'ailleurs se trouvaient les salles de la mairie, personne n'y travaillait plus à cette heure.

Je me suis calmé en reprenant mon souffle. Je n'avais qu'à téléphoner pour qu'on vienne m'ouvrir, à Police Secours par exemple, je connaissais leur numéro, le 17. J'ai sorti mon Samsung de ma poche par réflexe.

Encore une cata! Le matin il était tombé dans une mare de la cour. Depuis il ne s'allumait plus. J'avais prévu de le mettre dans un sac plastique à la maison avec du riz pour absorber l'humidité, il paraît que ça marche quelquefois, mais pour l'instant impossible de m'en servir.

J'ai pensé qu'il y avait sûrement un téléphone ici! Bien sûr, le téléphone des bibliothécaires! À mon grand soulagement j'ai trouvé un récepteur près de l'accueil. Je me suis écroulé sur un fauteuil: ma libération était proche. J'ai décroché et hésité un moment, appeler les flics tout de suite, c'était pas forcément une bonne idée. J'ai pensé d'abord à ma mère, pour la rassurer et lui demander d'aller chercher du secours. Mais à cette heure elle ne devait pas être encore trop inquiète. Il m'a paru plus simple de me faire délivrer et de rentrer aussitôt après. Inutile de téléphoner à la mairie: dès 4 heures tout le monde ne pense qu'à partir en week-end. Les pompiers? J'ai choisi les pompiers: ils étaient toujours disponibles. Eux trouveraient facilement un moyen pour me sortir d'ici.

J'ai composé le 18... sans résultat. J'ai recommencé en m'énervant un peu: 1... 8... Peut-être avais-je accroché une touche et tapé le 19? J'ai tout repris plus calmement. D'abord la tonalité... Pas de tonalité. Nerveusement j'ai titillé les contacts de l'appareil. Toujours pas de tonalité. Impossible de croire que l'engin était en panne, des choses comme ça n'arrivent que dans les mauvais romans!

J'ai secoué le téléphone, ce n'était pas non plus la solution.

« On se calme », ai-je pensé à voix haute. Pas de tonalité, c'est peut-être qu'il faut faire quelque chose avant pour l'avoir...

Je me suis souvenu que sur beaucoup de postes, dans les entreprises par exemple, quand il y avait un standard, il fallait d'abord composer un numéro pour obtenir une ligne extérieure. J'ai appuyé au hasard sur le 0 et comme par enchantement j'ai perçu un déclic et une tonalité flûtée qui m'a semblé la plus belle musique du monde. J'ai rapidement appuyé sur les deux touches, 1... 8... et j'ai attendu.

J'ai reconnu la musique d'« Allumer le feu », nous l'avons à la maison. Les pompiers choisissent bien leur musique pour faire patienter les grands brûlés.

Au bout d'un long moment une voix féminine m'a rassuré : « Merci de votre appel, vous allez être mis rapidement en relation avec votre interlocuteur, nous nous efforçons d'écouter agréablement... »

J'ai patienté agréablement. Le rock a repris puis une voix, toujours aussi suave et souriante, a précisé : « Les bureaux de la mairie sont fermés pendant le week-end. Ils sont ouverts toute la semaine de 8 h 30 à 12 h 30 et de 14 heures à 17 heures » Imperturbable le feu a continué à crépiter. Je l'ai Johnny.

– Ce n'est pas possible que ce téléphone soit branché sur le standard de la mairie !

C'était pourtant la triste réalité. J'ai refait mon

numéro, composé celui des flics, de ma mère, de Læti, de n'importe qui, essayé d'autres combinaisons... je n'arrivais pas à sortir du standard de cette foutue mairie et la voix sucrée ne se fatiguait pas de me répéter, comme pour me narguer :

« Les bureaux de la mairie sont fermés pendant le week-end. Ils sont ouverts toute la semaine de... »

J'ai laissé tomber le téléphone et je crois que j'ai craqué quelques instants en me laissant aller à pleurer de rage. J'étais d'autant plus en rogne que j'avais demandé à Noël le dernier iPhone et un abonnement en conséquence. Ma mère avait pris ça de très haut : – Tu te prends pour qui ? Tu veux jouer les hommes d'affaires ou les frimeurs qu'on voit aux terrasses des cafés. C'est déjà bien que tu aies celui de ton grand-père !

L'affaire avait été classée, sans doute pour un bout de temps. Encore une erreur maternelle : si j'avais maintenant un iPhone étanche de dernière génération, je serais sauvé... J'ai foncé vers les ordinateurs. Il me suffirait d'une photo et d'un message sur Snap ou Instagram pour lancer un SOS. Mes copains et même le monde entier me viendraient en aide. Avec en bonus un buzz énorme !

Pas de chance, quand j'ai voulu me connecter le message « Game over - Aucun accès à internet - ERR_ INTERNET_DISCONNECTED... » Mauvaise pioche, ils avaient coupé la connexion pour le week-end. C'était un sale moment à passer.

Heureusement ma déprime n'a pas duré longtemps. Je me suis souvenu des reportages de survie que j'avais vus à la télévision. Au plus profond de la jungle, perdus dans les déserts brûlants du Kalahari ou dans l'immensité de la banquise, des hommes et des femmes avaient pu s'en sortir grâce à leur sang-froid et leur intelligence. Un marin, seul en plein milieu du Pacifique, s'était débrouillé avec juste une paire d'avirons! Jean-Louis Étienne, pareil. Marcheur du pôle... Moi j'étais paumé dans une mer de bouquins; il fallait que je rame dur si je ne voulais pas me laisser engloutir. Je devais trouver une solution.

« Séquence frisson »: ne pas céder au désespoir! J'ai réfléchi que si, moi, je ne pouvais pas communiquer avec l'extérieur, les autres, eux, allaient s'inquiéter et me rechercher. C'était évident, il suffisait d'attendre que ma mère déclenche l'alerte. On penserait alors rapidement à la bibliothèque et l'on viendrait me délivrer. Cette idée, qui ne m'avait pas effleuré au début, m'a paru rapidement évidente. La disparition d'un jeune de 13 ans ne passe pas longtemps inaperçue. Je n'avais qu'à prendre mon mal en patience.

Je me suis installé devant l'ordinateur et l'ai allumé sans problème. Dans le fichier « Matières » j'ai recherché le mot-clé « Survie ». Un livre était disponible: *Organisez votre survie en dix leçons*. Je l'ai trouvé sur le rayonnage et j'ai rapidement appris comment pêcher le saumon avec un bouton de culotte; ne pas perdre le nord grâce à la mousse sur les séquoias; construire un

abri en boîtes de coke contre les vents de sable, piéger le caribou et l'orignal avec ses lacets de chaussure ; toutes choses qu'il me paraissait intéressant de connaître, mais pas directement utilisables quand on est enfermé dans une bibliothèque pendant un beau week-end de printemps...

J'ai entendu un bruit vers la porte. Je me suis précipité en criant de toutes mes forces et en frappant les battants avec mes poings. Personne ne m'a ouvert. Le bruit a repris et j'ai compris, hélas, que c'étaient les craquements du vieux bois qui m'avaient donné ce fol espoir.

4

Ma montre indiquait presque 20 heures, les secours n'allaient pas tarder.

Vers 20 h 30 j'ai ressenti un petit creux du côté de l'estomac. Une pensée m'a traversé l'esprit : « Et si j'allais mourir de faim, bêtement, au milieu de toutes ces nourritures de l'esprit sans avoir le moindre croûton de pain à me mettre sous la dent, ou même un big mac, ça le ferait... »

J'ai chassé cette idée de ma tête. Je savais qu'on pouvait tenir longtemps sans manger. Sans boire, c'était moins sûr. Je suis allé aux lavabos vérifier que l'eau coulait toujours au robinet et j'ai bu longuement, par précaution.

Pendant combien de temps pouvait-on jeûner ? Mes copains musulmans qui pratiquaient leur religion se privaient de nourriture tout le jour lors du ramadan, mais ils se rattrapaient la nuit, ce n'était donc pas un bon exemple. Certains faisaient des grèves de la faim durant des semaines, donc pas de problème. Sur le rayonnage des « usuels », les ouvrages de référence dont on a toujours besoin, j'ai trouvé un Livre des Records. J'ai appris qu'en 1940, un Anglais, Angus

Barbieri, avait jeûné dans un hôpital, sans absorber aucune nourriture solide, pendant 382 jours! Il avait maigri de 133 kg, mais il lui en restait encore 81 après son jeûne! Si je faisais un tel régime, j'ai calculé qu'au 383^e jour je pèserais moins 67 kg! Je n'avais jamais lu le Livre des Records. J'ai découvert plein de choses intéressantes, telles que la barbe la plus longue, portée par un Norvégien (5,33 m) ou la plus grosse météorite connue (59 tonnes en Afrique). J'ai appris aussi qu'un bull-terrier, le chien Billy, avait été capable de tuer 100 rats en 5 minutes 30 et que le diamant considéré comme le plus gros et le plus beau du monde avait une forme de poire et pesait 85,91 carats.

Une pénible sensation d'absence du côté de mon œsophage m'a fait sortir à regret de mon livre. J'ai constaté avec stupéfaction qu'il était 10h11 à ma montre et que personne ne s'était encore soucié de moi! Je suis retourné au téléphone, à tout hasard, et j'ai entendu le même air connu...

Il fallait que je trouve quelque chose à manger. J'ai fouillé mon sac à dos. Je savais qu'il ne contenait rien de comestible, mais un chewing-gum ou une barre de chocolat rescapés auraient pu se glisser dans une doublure. De tels miracles sont rares... Ma perquisition confirmait ce que je savais déjà: ma survie ne viendrait pas de mon sac à moins que je sois contraint de dévorer la toile du jean, mais je n'étais pas encore rendu à cette extrémité.

Il y avait une porte fermée à clef dans l'une des salles. Je savais que c'était le bureau de la bibliothécaire. Peut-être y entreposait-elle des vivres ou du moins des friandises pour remplir ses petits creux...

J'ai essayé, en vain, d'enfoncer la porte. Je suis retourné à l'accueil, espérant trouver quelques biscuits dans un tiroir. À part une bouteille d'eau minérale à demi-pleine et une pomme, il n'y avait rien de comestible. Dans un tiroir j'ai trouvé une clef. J'étais sauvé!

Je me suis rué en riant vers la porte d'entrée. La clef a pénétré facilement dans la serrure, beaucoup trop facilement. Ce n'était pas la clef de la liberté. J'ai pensé qu'au moins elle pourrait peut-être ouvrir le bureau. Le miracle s'est produit : la porte ne s'est pas fait prier et, sous la lumière chiche des veilleuses, j'ai découvert une petite pièce aux murs de belle pierre calcaire. Sur un bureau, très en désordre, j'ai trouvé un cornet de dragées, c'était déjà mieux que rien. Je m'en suis rempli la bouche et j'ai senti rapidement que je récupérais quelques calories. Le butin des tiroirs s'est révélé assez maigre : les restes peu glorieux d'un paquet de petits beurre et une boîte de cachous...

J'ai étalé mes provisions sur une feuille de papier. Je possédais pour survivre 11 dragées roses et quelques perles argentées, 5 petits beurre plus un morceau avec deux oreilles, 42 cachous et une pomme. J'ai calculé et inscrit mes rations quotidiennes : dans le pire des cas, sauf erreur et à condition de ne plus rien manger ce soir, je disposais par jour de 5,5 dragées, 2,5 petits-

beurre 1/4 (11 quarts), 22 cachous et 1/2 pomme. Pour simplifier les calculs, j'ai décidé de manger tout de suite le quart restant de petit-beurre.

La situation n'était pas désespérée!

J'ai réalisé soudain qu'il y avait une télévision dans un coin du bureau avec lecteur de disques et même quelques DVD. Les titres m'ont paru sans intérêt, du théâtre classique. J'ai allumé le récepteur pour voir si l'on parlait de moi à la télé. Ma montre indiquait 10h50, le dernier bulletin de la troisième chaîne n'allait pas tarder à commencer.

« Bonsoir! Terrible incertitude à Ploudénec, en Bretagne profonde, où un adolescent de 13 ans a disparu. Fugue, enlèvement, tout est possible. La police observe un mutisme prudent. De Ploudénec notre envoyée spéciale fait le point du drame...

Eh bien oui, un adolescent de 14 ans, Victor Martin, n'est pas rentré de l'école ce soir à Ploudénec. Excellent élève, bon camarade, très doué en tout, c'est la consternation ici.

Voici le témoignage d'une de ses amies, Lætitia :

– Vers 4 heures j'ai accompagné Victor jusqu'à la Librairie du Centre où il devait acheter des feuilles et rentrer ensuite chez lui... C'est terrible, c'était le meilleur, tout le monde l'aimait!

– Vous paraissait-il perturbé, prêt à faire une fugue?

– Victor? Sûrement pas! C'est pas le genre: intelligent, débrouillard, gentil et beau gosse avec ça! C'est un cauchemar, boouhouuu!

La vendeuse de la librairie confirme ces dires :

– Je me souviens tout à fait de ce garçon parfaitement bien élevé. Il a acheté des feuilles et je l'ai laissé lire quelques bandes dessinées. Il était calme et tranquille...

Dans la rue, les gens s'interpellent, gesticulent, invectivent les forces de l'ordre :

– C'est un scandale ! Laisser kidnapper un si charmant garçon, le meilleur de la ville sans doute... Et la police, hein, qu'est-ce qu'elle fait la police ? Les impôts locaux ont pourtant augmenté de 48 % en deux ans et maintenant on nous vole nos enfants !

Depuis on se perd en conjectures. Victor, un garçon de grand talent, équilibré, sensible, n'avait que des amis. Il vivait seul avec sa mère, qui l'élevait courageusement. D'un milieu modeste, l'hypothèse d'un enlèvement paraît peu vraisemblable.

L'ensemble des forces de police et de gendarmerie, les Sauveteurs bretons, les chiens renifleurs, l'armée de terre, les chasseurs alpins de toute la région et une douzaine d'hélicoptères sont mobilisés pour retrouver ce jeune homme bien sous tous rapports... À vous les studios...

Si des informations complémentaires nous parviennent, nous interrompons immédiatement nos programmes pour vous tenir informés. »

J'ai pensé que c'était sûrement ce genre de reportage qu'allaient montrer dans quelques instants les journalistes de la télévision s'ils étaient capables de faire

correctement leur métier. En attendant, les publicités n'en finissaient pas. L'indicatif du dernier bulletin s'est étiré lamentablement. Enfin le présentateur est apparu : « Bonsoir ! Terrible incertitude à Moscou où le président a annulé son voyage... »

J'ai regardé la suite d'un œil distrait. Stupidement il présentait les informations internationales en premier avant l'événement de la soirée : ma disparition... J'ai attendu le deuxième sujet : la déclaration du ministre des Finances sur la nouvelle taxe solidaire de contribution de fraternité complémentaire, toujours rien d'intéressant... Le typhon sur Manille, le déraillement du Tokyo-Kyoto, la disparition du Boeing des Bermudes, la mort ou la naissance du Prix Nobel de la paix, qu'importe... C'était une soirée encombrée d'événements mineurs. Enfin le présentateur est revenu à l'actualité française :

« Le chef de l'opposition a affirmé au cours d'une conférence de presse que de la totale discorde devait naître une nouvelle force d'union qui... » J'ai laissé courir... Évidemment les journalistes ne pensaient qu'à la politique !

Au moment où je commençais à douter de l'objectivité de l'information sur cette chaîne, le présentateur a reçu un coup de fil. Il a annoncé :

« On nous appelle de Ploudénec. »

« Eh bien oui... »

Je me suis calé dans le fauteuil, ils allaient enfin parler de moi !

« Eh bien oui, a repris un reporter, je suis actuellement à Ploudénec, à l'entrée du péage où les paysans manifestent et bloquent la circulation en déversant du lisier et en jetant des œufs pourris sur les forces de l'ordre. Parmi les victimes de ce blocus se trouve le ministre de l'Agriculture qui partait incognito en famille passer un week-end de repos bien mérité dans sa propriété de Bretagne... Les CRS... »

Sans grand espoir j'ai regardé la suite, mais à aucun moment ils n'ont mentionné ma disparition. J'ai décroché à la météo.

L'alerte devait être donnée depuis peu et les journalistes n'avaient sans doute pas encore eu le temps de connaître l'événement. J'étais quand même très déçu : il était maintenant 23 h 36 et je moisissais toujours dans ce cul-de-basse-fosse...

Soudain il m'est devenu évident que je ne serais pas délivré avant lundi matin, à la fin du week-end.

1. Je n'avais pas l'habitude de fréquenter la bibliothèque. Qui penserait venir m'y chercher ?

2. J'avais dit à Lætitia que je rentrerais chez moi aussitôt après mon passage à la librairie et que je lui téléphonerais de la maison.

3. La bibliothécaire était la dernière personne à m'avoir vu vivant. Elle avait quitté la bibliothèque, un peu rapidement à mon avis, pour passer un week-end de repos à la campagne « sans radio, ni télé, ni téléphone ». À aucun moment elle ne penserait avoir enfermé un de ses visiteurs. Et comme elle n'avait

pas de moyens d'information, même si la télévision parlait de ma disparition et montrait ma photo, elle n'en saurait rien et serait sans doute la première personne à me découvrir lundi matin... Mort de faim ou de désespoir peut-être.

J'ai chassé ces lugubres pensées de mon esprit et décidé de sucer une dragée pour me tenir en forme.

5

J'ai zappé. Les films ne me passionnaient pas. J'ai dû m'endormir sur le fauteuil assez profondément. Un bruit m'a réveillé en sursaut.

J'ai éteint la télé, regardé ma montre : 1 h 49. Ma mère devait être morte d'angoisse, mais comment la prévenir ? Alors que je tentais de me rendormir, le bruit qui m'avait sorti du sommeil s'est reproduit : une discussion sourde ponctuée de claquements de porte, loin, très loin.

Ma respiration retenue, j'ai enlevé mes baskets et poussé la porte du bureau en marchant sur la pointe des pieds...

Devant moi, dans la lumière d'aquarium, les trois salles de lecture s'alignaient en enfilade. Les rayonnages des livres de tailles différentes projetaient sur les murs et sur les voûtes des ombres bizarres qui paraissaient animées. Je me suis avancé en me faisant le plus petit et le plus discret possible. Dans le silence de ce caveau, les bruits étranges ont soudain repris. Raclements, discussions, disputes même semblaient monter de très loin, des profondeurs du sol. J'ai pensé un instant que mon imagination, ou déjà peut-être

les délires du manque de nourriture provoquaient ces hallucinations.

Dans le secteur « Littérature américaine », là où les bouquins, sur le dos de la reliure, portent le code 810, il m'a semblé apercevoir une ombre ou plutôt une vapeur blanchâtre animée qui se déplaçait entre les rayonnages. La silhouette m'a soudain fait face et j'ai distingué un visage très pâle, un large front, la tache sombre d'une moustache et deux trous obscurs qui me regardaient. La forme a soudainement disparu en courant dans le couloir des toilettes.

Je suis resté un long moment cloué sur place par la stupeur. Il m'a semblé alors que les bruits se rapprochaient et devenaient plus forts. Reprenant mon courage, pas après pas, je me suis risqué dans le couloir. La forme livide avait disparu. En descendant les marches mon cœur s'est mis à pétarader comme un Kymco sans pot d'échappement. Mon impression était juste, les bruits s'intensifiaient ou plutôt c'est moi qui devais m'en rapprocher.

En bas des marches il y avait les lavabos et trois portes. J'ai entrebâillé celles des deux w.-c., certain que la silhouette que j'avais entrevue ne s'y trouvait pas.

Avec mille précautions j'ai tourné la poignée de la troisième porte où était écrit le mot « privé ». J'ai bondi en arrière en apercevant une forme humaine, comme autrefois une veuve voilée, en grand deuil. À la lumière de la veilleuse de secours, je me suis aperçu très rapidement que ce que j'avais pris pour

une forme féminine n'était en fait qu'un balai sur lequel on avait posé chiffon et serpillière. Des seaux et divers produits d'entretien sur une étagère complétaient l'aménagement de ce petit cagibi qui n'était ni mystérieux ni inquiétant. Ce que j'avais pris pour un fantôme n'était, en fait, que le fruit de mon imagination !

Pourtant les bruits, qui avaient cessé depuis un bon moment, reprirent soudain, assourdis, mais plus proches que jamais. Des voix masculines semblaient se chamailler, mais il était impossible de comprendre le moindre mot.

Quand j'entrais dans les toilettes, les sons bizarres s'éloignaient. C'est du placard à ménage qu'ils parvenaient avec le plus de force. Dans la pénombre je tâtais les murs vétustes, construits en grosses pierres mal équarries. C'est alors que j'ai découvert, sous un morceau de moquette posé sur le sol, un large carré de pierre. Un gros anneau de bronze était scellé en son centre. Sans trop savoir ce que je faisais, je me suis arc-bouté et, tirant de toutes mes forces, j'ai senti la trappe se soulever lentement. La pierre s'est décollée. Je l'ai poussée sur le côté, une odeur de moisi a empli mes narines, un carré d'obscurité profonde s'est ouvert entre mes jambes.

6

– Calmez-vous Madame, disait le sous-officier de service du commissariat. Asseyez-vous, je vais prendre votre déposition. Votre nom de jeune fille? Votre prénom? Le prénom votre père? Le nom de jeune fille de votre mère...

– Monsieur, ce n'est pas le moment de perdre du temps avec ces paperasseries alors que mon fils...

– Il ne s'agit pas de perdre du temps, au contraire! coupa l'inspecteur. Comment voulez-vous que je puisse lancer un avis de recherche si vous ne faites pas une déposition dans les formes? Avez-vous des papiers d'identité?

– Écoutez, il est presque une heure du matin, mon fils a disparu depuis la sortie de l'école il y a maintenant huit heures. J'ai téléphoné à tous ses amis, à l'école, dans les hôpitaux. J'ai refait son parcours à pied, interrogé les commerçants... Je suis morte d'inquiétude et vous, vous me demandez le nom de jeune fille de ma mère!

– Je me mets à votre place, Madame, mais il faut en passer par là! J'essaierai ensuite de joindre le commissaire, mais vous savez, c'est le week-end, et il

n'est pas toujours très disponible, d'autant qu'avec les incidents... Les œufs pourris sur le ministre...

À cet instant précis, en pleine campagne, dans une petite maison de bois, Juliette, la bibliothécaire, lisait le mot « fin » qui terminait le bouquin de Jérôme Garcin qu'elle avait commencé trois soirs plus tôt.

– Qu'est-ce que tu fais à ne pas dormir? Tu n'as pas encore terminé ton roman? Éteins la lumière! ronchonna son compagnon qui émergeait à peine du sommeil.

– Tu es jaloux de mes livres?

L'homme l'a regardé un peu étonné. Il savait que Juliette était la meilleure des compagnes, mais que pour elle, la littérature, c'était sacré, et qu'il ne pesait pas lourd en face de cette passion. Il ne s'est donc pas risqué plus loin sur ce terrain miné.

– Écoute, a repris Juliette, tu as la chance de passer deux jours et trois nuits avec une géniale et superbe bibliothécaire, en pleine nature, au bout du monde: toi, loin de tes clients et moi, à mille lieues des ordinateurs, des indices Dewey, des livres à remettre sans cesse en place, des fiches à remplir... C'est extra, non!

– Ouais, mais quand tu pars en vacances, tu es un vrai bibliobus...

– Là c'est très différent: c'est pour le plaisir!

Elle ponctua ses propos d'une caresse câline et il a senti que l'auteur avait été bien inspiré de mettre un terme à son livre...

Enfin le week-end allait pouvoir commencer!

Une bouffée d'air sépulcral, chargée d'humidité et d'odeur de vieille chaussette, a envahi le petit cagibi et j'ai distingué par l'ouverture béante un escalier de pierres moussues qui s'enfonçait dans les profondeurs de la terre.

Je me suis souvenu de ce que l'on racontait à Ploudénec. J'avais même assisté à une conférence de la Société d'Histoire avec un de mes oncles, un passionné. On disait que sous le château couraient de longs souterrains qui menaient à des salles mystérieuses où s'étaient cachés les protestants pendant les persécutions. On prétendait aussi que des cérémonies secrètes et des rituels de sorcellerie avaient été pratiqués au temps de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais, le fameux Barbe bleue!

Maintenant que j'avais débouché un des goulots de ces oubliettes, les voix me paraissaient toutes proches, mais je ne pouvais pas comprendre distinctement les mots qu'elles prononçaient.

J'ai regardé une fois encore l'heure à ma montre : 1 h 54. Il fallait que je me décide : ou bien refermer le couvercle et laisser ma curiosité à jamais sur sa faim,

avec le risque de voir à nouveau errer d'énigmatiques fantômes tant que je serais enfermé dans cette foutue bibliothèque ; ou bien en savoir plus, aller de l'avant, oser pénétrer dans l'inconnu et découvrir quel étrange personnage venait de me précéder dans les ténèbres...

1. Tu prends ton épée, ton courage à deux mains et tu descends dans les entrailles du château.

Si c'est ton choix, continue ta lecture.

2. Tu termines tes petits beurre, prononce les paroles magiques qui ouvrent les portes des bibliothèques et tu retrouves ta mère... Happy end!

Si c'est ton choix, retourne à la préface.

Hélas ! je n'étais pas dans un jeu interactif, n'étais pas un personnage des *Livres dont vous êtes le héros* ! Ceux qui m'étaient tombés sous la main ne m'avaient pas plus passionné que n'importe quel autre bouquin d'ailleurs !

J'avais pensé « hélas ! » spontanément. Une cape d'invisibilité et un peu de magie m'auraient bien arrangé, mais si j'avais vraiment eu le choix, à 1 h 55 du mat, je crois que j'aurais laissé ma mère à son inquiétude pendant encore quelques heures et que je me serais engagé résolument dans le souterrain inconnu.

En fait, je réalisais que ce choix, je l'avais et que dans ce cas précis, le héros, c'était vraiment moi. Je ne vivais plus une histoire un peu simplette : devant mes baskets, la réalité toute noire s'ouvrait...

J'ai donc décidé de prendre la voie n° 1, celle de l'inconnu.

Prudent, j'ai d'abord traîné dans un des w.-c. la grosse pierre qui obstruait l'entrée pour qu'un malheureux hasard, ou qu'une main diabolique, ne la fasse pas basculer dans l'orifice béant du souterrain et ne scelle à jamais mon destin dans les oubliettes. Avec mille précautions, j'ai alors posé mon pied sur la première dalle glissante tandis qu'un coup de vent glacial, sorti des profondeurs du monde des ténèbres, me balayait la figure.

Après une volée de marches, dont la descente m'a paru interminable, j'ai retrouvé un terrain plat et je me suis cogné au mur qui me faisait face. Le boyau tournait à gauche.

La légère phosphorescence des mousses et le carré de lumière glauque que je distinguais encore en haut de l'escalier m'ont permis de me diriger pendant quelques mètres. Une porte de fer m'a barré soudain le passage. J'ai perçu le froid du métal et l'odeur de la rouille. Les voix étaient maintenant parfaitement distinctes et j'ai compris clairement quelques phrases : – C'est une histoire extraordinaire, je vous assure, une histoire ex-tra-or-di-naire ! Je l'ai vu de mes propres yeux !

– Tu inventes toujours n'importe quoi, Edgar, a répondu une voix rauque, des histoires extraordinaires : c'est toujours ce que tu nous contes !

– Appelle-moi Edgar Allan, s'il te plaît ! Je ne suis pas fou, j'ai vu un jeune homme qui se tenait dans la bibliothèque...

– Pas fou... Hum, pas fou... Tu as sans doute encore un peu trop bu, c'est tout... Qu'il y ait quelqu'un en haut, je ne vois là rien de bien fantastique.

– Moi, s'est insinuée dans la conversation une autre voix, je trouve quand même très surprenant que des bibliothécaires fassent des heures supplémentaires la nuit. Quand pourrons-nous alors, en toute tranquillité, aller faire nos relevés ?

Complètement abasourdi je suis resté quelques instants à tenter de maîtriser les battements de mon cœur. Je n'avais pas rêvé : derrière cette porte des hommes menaient une vie cachée mystérieuse. Leurs allusions et leurs propos ne me paraissaient pas très clairs.

Une lumière chiche filtrait à travers les trous de la porte lépreuse, là où la rouille avait eu raison du métal. J'ai risqué un œil et ce que j'ai vu m'a stupéfié. Devant moi, dans une demi-obscurité, se dessinait une salle ronde, une sorte de caveau voûté dont les pierres nues étaient toutes noircies par les ans et par l'humidité. Deux portes de bois, fermées, devaient permettre d'accéder à d'autres souterrains.

Au centre de la pièce, autour d'une table branlante, trois hommes et une vieille femme jouaient aux cartes à la lumière d'une bougie fichée dans une bouteille. Tous paraissaient fatigués. Un cinquième personnage s'agitait autour d'eux. Il semblait plus jeune que les autres. J'ai reconnu la silhouette fantomatique qui m'était apparue en haut, entre les rayonnages de la bibliothèque.

Leurs visages, d'une très grande pâleur, et leurs vêtements, qui semblaient sortir du musée Grévin, paraissaient transparents, immatériels.

Soudain j'ai senti mes semelles déraper sur la dalle humide et, projetés en avant, ma tête et mon buste ont traversé le panneau rouillé. Encadré par ce qui restait de cette porte, je secouais les morceaux de ferraille brunie qui avaient sauté dans mes cheveux et tentais de rétablir mon équilibre en m'extirpant de cette position pénible.

Des exclamations de surprise indignée accueillirent mon apparition intempestive. J'entendis l'homme qu'on appelait Edgar Allan qui criait :

– Vous voyez, c'est lui, c'est lui ! Je n'ai pas affabulé cette fois-ci ! Quand je vous disais hier que je voyais des rats qui grouillaient partout, c'était pareil, je ne suis pas un menteur !

– Tais-toi un peu, Poe, tu n'es qu'un poète alcool !
coupa un des joueurs de cartes d'une voix forte et grave qui n'admettait pas de réplique.

Il se leva et s'avança lentement vers moi. Il paraissait très âgé. Son visage ne m'était pas inconnu. J'avais déjà vu cette barbe blanche taillée soigneusement au carré et ce regard direct et pénétrant.

– Viens m'aider, Georges, ordonna l'homme à son voisin de table. Il faut le sortir de là !

J'ai senti des mains glacées qui m'empoignaient. Pendant quelques instants j'ai dû perdre connaissance : mes jambes ne me portaient plus, tout tourbillonnait

autour de moi. Des bras sans chair m'ont assis sur une chaise et j'ai eu l'impression que j'allais comparaître devant un tribunal de fantômes...

Commandez ce livre
chez votre libraire préféré
ou en cliquant ici.

